

ΜΨΡΤΗΟ

02

« Et la muse m'a fait l'un des fils de la Grèce. »

Gérard de Nerval



Sous le signe de Nerval

Une allée du Luxembourg

Elle a passé la jeune fille,
Vive et preste comme un oiseau :
A la main une fleur qui brille,
A la bouche un refrain nouveau.

C'est peut-être la seule au monde
Dont le cœur au mien répondrait,
Qui venant dans ma nuit profonde
D'un seul regard l'éclaircirait.

Mais non, - ma jeunesse est finie...
Adieu, doux rayon qui m'as lui, -
Parfum, jeune fille, harmonie...
Le bonheur passait, - il a fui.

Gérard de Nerval

*Un bijou ! Trois quatrains, trois rythmes
différents :*

1- Vivacité.

*2 - Regret. La phrase coule ; la syntaxe ne
permet que des coupes brèves, à peine
marquées.*

*3- Désespoir. La ponctuation (3 fois une virgule
suivie d'un tiret ; des points de suspension)
contraint à des coupes longues.*

*Le i final - sonorité la plus aiguë de la langue
française - souligne le caractère définitif de
l'affirmation.*

EDITO

Je livre à la réflexion de mes amis poètes cette phrase d'Edmond Jabès tiré du recueil « Les mots tracent » (1951) :*

« Lorsque les hommes seront d'accord sur le sens de chaque mot, la poésie n'aura plus sa raison d'être. »

Ce que j'en pense : il me semble que chaque mot a un sens précis, ce qui nous permet de communiquer et de nous comprendre. Il convient d'ailleurs à chacun, au poète tout autant qu'au prosateur, de chercher le « mot juste » permettant de transmettre clairement sa pensée.

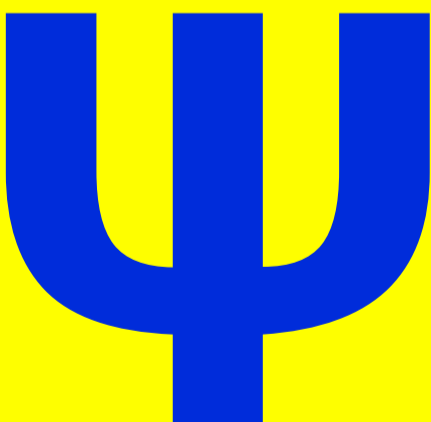
Pourtant la poésie a besoin de mystère ; elle doit laisser au lecteur la possibilité d'interpréter, de faire sienne la pensée, l'émotion portées par le texte.

C'est alors au poète d'utiliser les mots, de les agencer, de les marier, de jouer sur les connotations, les sonorités, les rythmes afin de créer pour chaque lecteur un espace de liberté et ainsi lui permettre de donner aux mots les nuances dont il les habillera à sa convenance.

Une autre phrase d'Edmond Jabès :

« Les mots élisent le poète ».

Toute une conception de la poésie. Que vous en semble ?

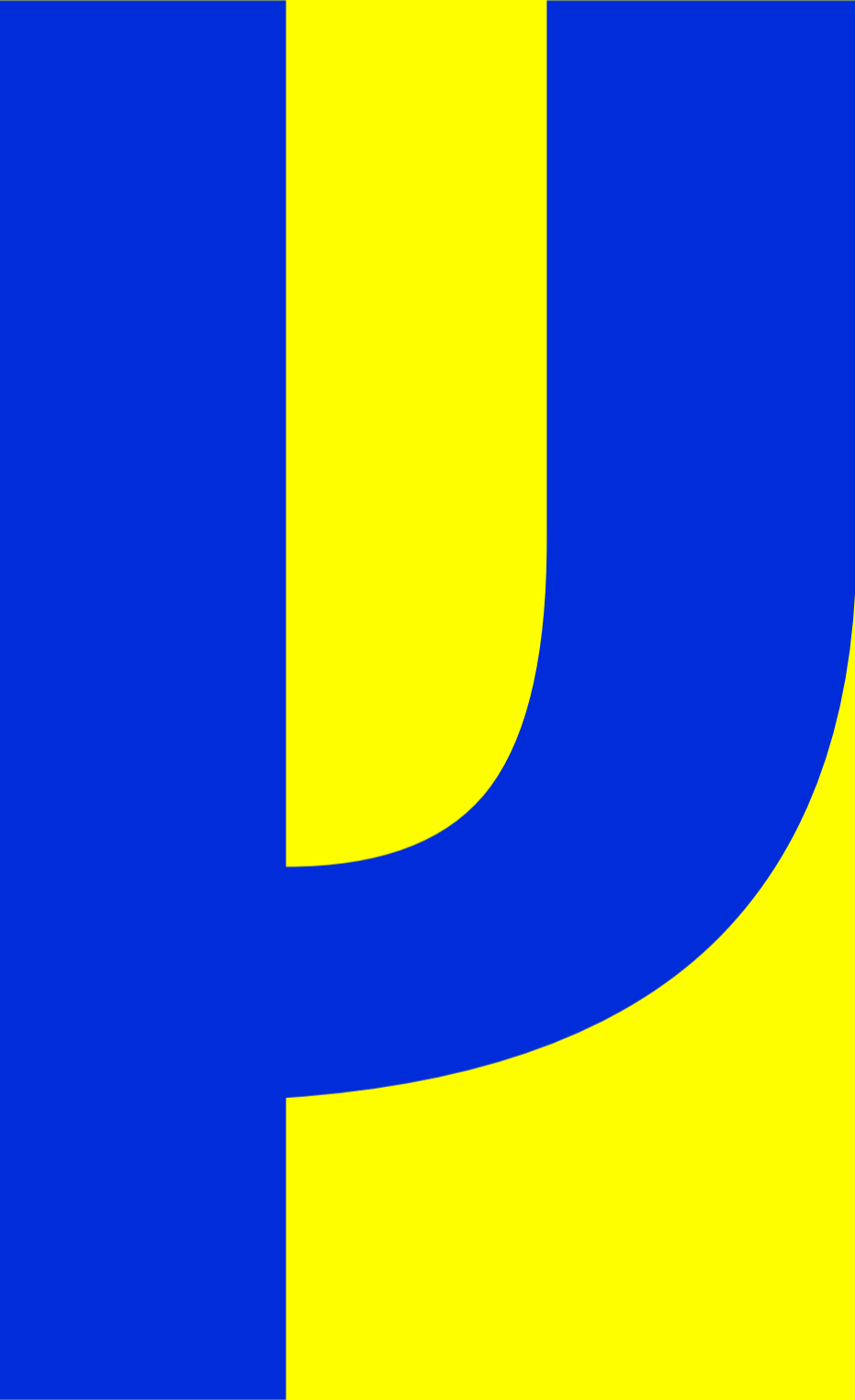


Marcel Maillet

**Edmond Jabès est né au Caire en 1912 ; il est décédé à Paris en 1991.*

Suite à la crise du canal de Suez, il quitte l'Egypte en 57 à cause des ses origines juives et opte pour la nationalité française en 67.

LES PAGES CLASSIQUES



Antiquité

Νοσσις

Nossis

La douceur de l'amour surpasse toutes choses,
Croyez-m'en, moi, Nossis. Le miel a moins de prix.
Celle qui n'a pas eu le baiser de Cypris
Ne sait pas distinguer quelles fleurs sont les roses.

Traduction : Marguerite Yourcenar

Nossis, poétesse grecque du III^{ème} siècle avant notre ère, originaire de Locres en Calabre, nous a laissé une dizaine d'épigrammes. Celle dont est extrait le quatrain rapporté ci-dessus a porté des fruits.

« **Rien n'est doux que l'amour, aucun bien n'est si cher.
Près de lui le miel même à la bouche est amer.
Celle qui n'aime pas Vénus sur toutes choses,
Celle-là ne sait pas quelles fleurs sont les roses.** »

Traduction : André Chénier (« Vénus »)

Cantique des cantiques (extraits)

L'époux

*Que tu es belle , ma bien aimée
que tu es belle !
Tes yeux sont des colombes derrière ton voile ;
tes cheveux comme un troupeau de chèvres,
ondulant sur les pentes de Galaad.
Tes dents, un troupeau de brebis tondues
qui rentrent du bain.
Chacune a sa jumelle
et nulle n'en est privée.
Tes lèvres, un fil d'écarlate,
et tes discours sont ravissants.
Tes joues, des moitiés de grenade,
à travers ton voile.
Ton cou, la tour de David,
bâtie en forteresse.
Mille rondaches y sont suspendues,
tous les boucliers des preux.
Tes deux seins, deux faons,
jumeaux d'une gazelle
qui paissent parmi les lys.*

*Tu es toute belle, ma bien-aimée,
et sans tache aucune.*

*Viens du Liban, ma fiancée,
viens du Liban, fais ton entrée.
Abaisse tes regards, des cimes de l'Amana,
des cimes du Sanir et de l'Hermon,
repaire des lions,
montagne des léopards.*

Attribué à Salomon (règne de 970 à 931 avt J.C.)

*Le Cantique des cantiques se présente comme un dialogue
entre l'époux et l'épousée (« La Sulamite »).*

Moyen âge

Lorsque les jours sont longs en mai,
Il me plaît le chant des oiseaux, lointain ;
Et quand je me suis éloigné de là,
Il me souvient d'un amour lointain.
Je vais courbé et incliné de désir.
Si bien que chant ni fleur d'aubépine
Ne me plaisent plus que l'hiver gelé.

Jamais d'amour je ne jouirai
Si je ne jouis de cet amour lointain,
Car femme plus gracieuse ni meilleure je ne sais,
En aucun lieu, ni près ni loin.
Tant est sa valeur vraie et fine
Que là-bas, au royaume des Sarrasins,
Pour elle je voudrais être captif.

Je verrai la joie quand je lui demanderai,
Pour l'amour de Dieu, d'héberger l'hôte lointain
Et s'il lui plaît je serai hébergé
Près d'elle, moi qui suis lointain.
Alors viendra l'entretien fidèle,
Amant lointain, je serai proche,
De ses paroles, je savourerai la jouissance.

Dieu qui fit tout ce qui vient et va,
Et forma cet amour de loin,
Me donne* le pouvoir, j'en ai le cœur,
De bientôt voir l'amour de loin.

Jaufré Rudel

* « Dieu me donne » (*subjonctif à sens impératif*)
= que Dieu me donne...

Jaufré Rudel est né au début du XIIème siècle.

Il était prince de Blaye et seigneur de Pons.

On tient de lui 6 poèmes.

Il chante Hodierna de Jérusalem, comtesse de Tripoli, qu'il n'a jamais vue mais dont les pèlerins, à leur retour, lui ont vanté la beauté.

En 1147, en compagnie de Hugues II de Lusignan, il part pour la croisade, celle prêchée par Bernard de Clairvaux et conduite par le roi de France LouisVII et son épouse Aliénor d'Aquitaine.*

Il ne reviendra pas.

Légende ou réalité, à son arrivée à Constantinople, malade, il serait mort dans les bras de la comtesse bien-aimée qui se serait faite nonne cloîtrée.

Jaufré Rudel est le premier à traiter le thème de « l'amour de loin », repris ensuite par d'autres comme Bernard de Ventadour (XIIème siècle), Pétrarque (1304-1374) ou l'allemand Heinrich Heine (1797- 1856).

Il a inspiré à Edmond Rostand sa pièce intitulée « La princesse lointaine » et à Amin Maalouf le livret du 1er opéra de la finlandaise Kaija Saariaho « L'amour de loin ». (on trouve le livret en livre de poche et on peut écouter de courts extraits de l'opéra sur internet).

** Le jour de Pâques 1146, Bernard de Clairvaux prêche la croisade sur les pentes de Vézelay, à quelques centaines de mètres de la basilique, devant 100 000 personnes.*

Renaissance

Déjà la nuit en son parc amassait
Un grand troupeau d'étoiles vagabondes,
Et pour entrer aux cavernes profondes
Fuyant le jour, ses noirs chevaux chassait.

Déjà le ciel aux Indes rougissait,
Et l'aube encor, de ses tresses tant blondes
Faisant gresler mille perlettes rondes,
De ses trésors les prés enrichissait.

Quand d'occident, comme une étoile vive,
Je vis sortir dessus ta verte rive,
O fleuve mien ! une Nymphe en riant.

Alors, voyant cette nouvelle Aurore,
Le jour honteux d'un double teint colore
Et l'Angevin et l'Indique orient.

Dans son premier recueil paru en 1549, Joachim Du Bellay chante une certaine « Olive » dont l'identité nous est inconnue.

Il est probable qu'elle ne soit qu'une création du poète et que l'amour pour cette jeune dame ne soit qu'une passion toute littéraire.

Certains cependant ont remarqué que trois des cousines de Joachim se prénommaient Olive et d'autres ont prétendu qu'il s'agissait d'une demoiselle Viole ou De Viole - Olive en serait l'anagramme -, jeune fille de grande maison, parente de Guillaume De Viole qui fut évêque de Paris.

C'est à la même demoiselle que Du Bellay ferait allusion dans le célèbre poème « Heureux qui comme Ulysse » lorsqu'il évoque « la douceur angevine » :

*« Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux
Que des palais romains le front audacieux ;
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine,*

*Plus mon Loire Gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré que le mont Palatin
Et plus que l'air marin la douceur angevine. »*

C'est cette tradition, peu crédible me semble-t-il, que José Maria de Heredia reprend dans son sonnet « La belle Viole » .

*A vous troupe légère *
Qui d'aile passagère
Par le monde volez...*

Joachim Du Bellay

La belle viole

Accoudée au balcon d'où l'on voit le chemin
Qui va des bords de Loire aux rives d'Italie,
Sous un pâle rameau d'olive son front plie.
La violette en fleur se fanera demain.

La viole que frôle encor sa frêle main
Charme sa solitude et sa mélancolie,
Et son rêve s'envole à celui qui l'oublie
En foulant la poussière où gît l'orgueil Romain.*

De celle qu'il nommait sa douceur angevine,
Sur la corde vibrante erre l'âme divine
Quand l'angoisse d'amour étreint son cœur troublé ;

Et sa voix livre aux vents qui l'emportent loin d'elle,
Et le caresseront peut-être, l'infidèle,
Cette chanson qu'il fit pour un vanneur de blé.

José Maria De Heredia (Les Trophées)

* *Extrait de « D'un vanneur de blé aux vents »*

* *De 1553 à 1557, chargé de l'intendance, Du Bellay accompagne à la cour pontificale son cousin, le cardinal Jean Du Bellay, chargé par le roi Henri II d'une mission auprès du pape Jules III.*

XIX ème siècle

A une passante

La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant , balançant le feston et l'ourlet ;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair puis la nuit ! Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudain renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! Trop tard ! Jamais peut-être !
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

Le beau navire (Sept premières strophes)

Je veux te raconter, ô molle enchanteresse !
Les diverses beautés qui parent ta jeunesse ;
Je veux te peindre ta beauté
Où l'enfance s'allie à la maturité.

Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large,
Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large,
Chargé de toile, et va roulant
Suivant un rythme doux, et paresseux, et lent.

Sur ton cou large et rond, sur tes épaules grasses,
Ta tête se pavane avec d'étranges grâces ;
D'un air placide et triomphant
Tu passes ton chemin, majestueuse enfant.

Je veux te raconter , ô molle enchanteresse !
Les diverses beautés qui parent ta jeunesse ;
Je veux te peindre ta beauté
Où l'enfance s'allie à la maturité.

Ta gorge qui s'avance et qui pousse la moire,
Ta gorge provocante est une belle armoire
Dont les panneaux bombés et clairs
Comme des boucliers accrochent des éclairs,

Boucliers provocants, armés de pointes roses !
Armoire à doux secrets, pleine de bonnes choses,
De vins, de parfums, de liqueurs
Qui feraient délirer les cerveaux et les cœurs !

Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large,
Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large,
Chargé de toile, et va roulant
Suivant un rythme doux, et paresseux, et lent.

Charles Baudelaire

Les fleurs du mal – Spleen et Idéal

Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large,

1 2 3 | 1 2 3 4 | 1 2 3 4 5

Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large,
Chargé de toile, et va roulant

Suivant un rythme doux, et paresseux, et lent.

1 2 3 4 5 6 | 1 2 3 4 | 1 2

Les assonances, les allitérations et le rythme, tout concourt à évoquer le roulis du bateau et le balancement des hanches.

Plusieurs fois la voyelle reprise est séparée de sa jumelle par une seule syllabe.

La voyelle « a » se trouve allongée par le fait qu'elle est nasalisée (an) ou qu'elle est suivie de deux consonnes (« large » v. 1 et 2 , « chargée v. 3 »)

L'allée

Fardée et peinte comme au temps des bergeries,
Frêle parmi le nœuds énormes de rubans ,
Elle passe, sous les ramures assombries,
Dans l'allée où verdit la mousse des vieux bancs,
Avec mille façons et mille afféteries
Qu'on garde d'ordinaire aux perruches chéries.
La longue robe à queue est bleue, et l'éventail
Qu'elle froisse en ses doigts fluets aux larges bagues
S'égaie en des sujets érotiques, si vagues
Qu'elle sourit, tout en rêvant, à maint détail.
Blonde en somme. Le nez mignon avec la bouche
Incarnadine, grasse et divine d'orgueil
Inconscient. D'ailleurs plus fine que la mouche
Qui ravive l'éclat un peu niais de l'œil.

XX ème siècle

La fille qu'apportait le vent du Nord

Après un long cheminement dans le parfum de la menthe j'ai
cherché où aller et songé pour desserrer l'étreinte de la solitude
à trouver un oratoire afin d'avoir l'occasion de parler.

La clameur de la mer me broutait comme une chèvre quelque
noire humeur et me laissait au cœur une trouée toujours plus
propice à d'éventuels Bonheurs Mais rien personne

Ne flamboyait à l'entour que la prescience propre à l'olivier sauvage
Et toute du lointain poudroient de l'écume jusque là-haut
par dessus ma tête la pente prophétisait et susurrai par la transe
mauve et chérubinique de milliers d'insectes Oui oui j'étais
bien d'accord les mers que voici se vengeront Un jour les
mers que voici se vengeront

Quand sur ces entrefaites à sa ruine arrachée
surgit gagnant en hauteur et d'une inaltérable beauté
tous les cris des oiseaux accompagnant sa surrection la fille
qu'apportait le vent du nord et que moi j'attendais

A chaque élan nouveau ses petits seins pommés frondaient
le vent et c'était à chaque fois terrorisée en moi une joie qui montait
jusqu'à me faire trembler la paupière

Ah les emportements ah les folies de chez nous !
Explosant derrière elle des gerbes de lumière délivraient en plein ciel
comme d'insaisissables signaux de paradis

J'ai réussi un bref instant à voir agrandie la fourche de ses
jambes et toute son intimité nacrée d'encore un peu de
salive de la mer Ensuite me vint son odeur tout de pain frais et de
régisse musqué des montagnes

J'ai poussé le portillon de bois et j'ai allumé un cierge de ce
qu'une idée en moi se soit éprouvée immortelle

Elytis est né en 1912 à Héraklion en Crète. Mort en 1996 à Athènes.

Prix Nobel de Littérature en 1979

Odusseus Elytis

(in « L'arbre lucide et la quatorzième beauté)

Mes poètes de coeur

C'est d'abord par la voix que j'ai rencontré la poésie de **Jean-Vincent Verdonnet** ; la sienne en premier lieu, lors d'une présentation de son oeuvre à la médiathèque de Gaillard ; puis celles de Bernard Paccot et Michel Dunand à l'occasion d'une lecture à la bibliothèque d'Annemasse. Ensuite je l'ai lu, relu et je l'ai dit en public chaque fois que l'occasion m'en a été donnée.

Au coeur de la poésie de Verdonnet, le paysage. C'est en effet dans la nature que le poète puise l'essentiel de sa réflexion.

Mais ce n'est pas un peintre ; son objectif n'est pas de rendre à son lecteur, par une description précise, l'exacte reproduction d'un lieu.

C'est plutôt un marcheur qui observe la nature, l'écoute, l'interroge.

« Tu veux encore interroger / ce frémissement dans les arbres / qui ne t'aura jamais lassé ».

Sa poésie est une quête menée au coeur du monde dont il tente de décrypter les signes qu'il nous transmet.

« Quel sens peut être retenu / de la lecture de ce monde / de la poussière des messages / dont le ciel étoilé fourmille ? ».

Décrypter les signes, interroger le monde, et d'abord en dire le mystère. Ainsi quand il évoque l'aube sur le Léman :

« L'aube lisse ses orbes nouveau-nés / au flanc des barques / pressentant des ondes / qu'elle ne saurait posséder »

ou lorsqu'il évoque de menus détails accompagnant l'automne :

« Il aura suffi d'une rose... de la lumière et ses pollens... de ce reflet sur le lavoir... du mouvement furtif d'un merle... d'une fenêtre...pour que te pénètre l'immense / apaisant chaque solitude / et qu'à la nit frôle tes murs / le manège de tes mystères ».

...



...

Mystère et parfois le sentiment d'une présence invisible :

« Mais dans le chant de la lumière / l'invisible est parfois si proche / qu'il peut transfigurer nos ruines »

ou encore :

« A chacun de ses mouvements / la feuille répète inlassable / l'empreinte qu'une main laissa / sur le carreau de l'invisible ».

Evoquant le souvenir d'un village abandonné, Verdonnet fait même allusion à un autre monde, un monde caché derrière le monde apparent :

« Venu du ciel qu'il envahit / d'une aile que plus rien n'arrête / en toi l'obscur a pénétré / de son battement essentiel / celui d'un monde parallèle ».

S'interrogeant sur le mystère du monde, le poète se montre attentif au cycle des saisons, à la succession des heures du jour, plus particulièrement aux moments intermédiaires, le crépuscule de fin du jour ou le retour de l'aube et ce mouvement perpétuel, c'est aussi celui de toute vie :

« Prodiges de retour après / les rencontres et les épreuves / tu sais que tu repartiras / vers l'aube où jaillit la présence / la transparence qui dépouille / et s'annonce au loin sur les eaux ».

Au fil de la lecture, s'établit l'impression paradoxale d'une permanence, comme si, malgré le renouvellement constant, les choses, les êtres demeuraient inchangés ; comme si le passé se prolongeait dans le présent ; ainsi lorsqu'il s'adresse au Rhône :

« Sur tes écaillés grises / des fragments de vie étincellent / Ils sont d'hier et d'aujourd'hui » ;

ou lorsqu'il décrit la place d'un village :

« Entre l'hier et l'aujourd'hui / un piano ses notes frêles / rétablissent le dialogue / par la touffeur interrompu ».

...



...

Et ce sentiment de permanence, cette perception d'un lien unissant le présent au passé amène à s'interroger sur une éternité que certains lieux rendent perceptible. C'est à l'occasion d'un concert donné par une chorale à Dunkeld en Ecosse :

« ... L'esprit insensiblement / à travers un chant de chorale accède / à cette entrevision / d'une éternité rencontrée / au cœur battant du paysage ».

Cependant le poète ne saurait être affirmatif.

Ces impressions, ces sensations sont du domaine de l'intuition et si elles peuvent être source d'espérance, elles laissent également place à son frère jumeau, le doute ; car les messages sont contradictoires et la lecture des signes délivrés par la nature ou son interprétation se révèle difficile, voire impossible.

« Une ruche proche bourdonne : berçant les songes alentour / et lui répond l'Arve impassible / où roule la rumeur d'un monde : de questions toujours sans réponse » ;

doute pouvant même entraîner la peur :

«A la cime du chêne / cauchemarde l'effraie / Révélant ses hantises / d'un geste vif la peur / balafre l'instant » ;

la peur et la perte de tout espoir :

« La fenêtre étroite blêmit / un visage s'y encadre / à qui l'espoir s'est dérobé ».

Si ma lecture est juste, la poésie de Verdonnet est une quête, quête de l'insaisi, de l'invisible derrière l'apparente réalité.

Et c'est en cela que le poète est grand, car cette espérance mêlée de doute, d'incertitude, c'est notre propre espérance mais ce sont aussi nos doutes, nos limites, ces marqueurs essentiels de notre humanité.

Certes, c'est le paysage qui alimente l'art de Jean-Vincent Verdonnet, mais c'est bien la condition humaine qui est au centre de sa réflexion, ce qui fait de l'ensemble de ses textes une œuvre majeure de la poésie contemporaine.

Je vous invite à lire avec attention le texte qui suit.

Marcel Maillet



Tu partages avec l'air et l'eau
la fraternité de ces arbres
Elle est le gain de la patience
Mais reste à des années-vertige
la certitude que leur sève
te permettra de décrypter
les runes des résurrections
dont le temps et le rituel
des saisons proposent l'usage
et qu'alors s'ouvriront les temps
à cette lumière d'ailleurs
qui pourrait tenir à distance
le doute lié au tragique
de notre humaine condition

Il aura suffi d'une rose
dont octobre sertit la fin

de la lumière et ses pollens
en obole à tous les instants
porteurs des vœux de ce qui passe

de ce reflet sur le lavoir
- il en dit plus qu'un long discours

du mouvement furtif d'un merle
escortant le pardon des feuilles
et celui des métamorphoses,

d'une fenêtre - elle interpelle
de son éclat le crépuscule
et le vert de gris d'une absence
qui cèle autant qu'elle avouera

pour que te pénètre l'immense
apaisant chaque solitude

et qu'à la nuit frôle tes murs
le manège de ses mystères

Dominé par la cathédrale
un cloître et ses tombes pérennes

tissé de la laine du ciel
le songe lent d'une rivière

une pelouse douce au pied,
des arbres dont la majesté
a pour confident le grand âge

Le temps s'attarde dans l'enceinte
avec tant de complicité
que l'esprit insensiblement
à travers un chant de chorale
accède à cette entrevision
d'une éternité rencontrée
au cœur battant du paysage

Dunkeld, Ecosse

Jean- Vincent Verdonnet

Celle dont tu as reconnu
la hanche noire qui courtise
la houle lente des herbages

sans qu'on l'accepte elle a franchi
les douves muettes du soir
jusqu'à ce quartier d'infortune
et rien ne pourra plus changer
dans les termes de la sentence

Le même froid gagne la chair
et le fruit que n'a su cueillir
cette main roide qui tourna
sa dernière page de jour

Hors de toi quel autre se glisse ?
Tu le regardes s'éloigner
vers la cime qui ne renvoie
l'écho que tu en attendais

Réflexion sur la poésie

De **Jean Vincent Verdonnet** :

extraits d'une allocution prononcée à la Bibliothèque Municipale d'Annemasse le 5 mai 1999.

Depuis qu'ont commencé mes pérégrinations sur les traces de celle qui nous réunit ce soir, j'ai été invariablement confronté à la même question, encore que souvent informulée mais qui se lisait dans les yeux

« Qu'est-ce que la poésie ? »

Mille réponses pouvaient être données, car il n'y a pas une mais mille définitions de la poésie. ...

Il me semble que, davantage qu'une terre promise, la poésie - parole fragile de l'entre-deux, de « l'entrevision », selon le mot de Van Lerberghe - est un lieu de passage, ce chemin de Novalis qui va vers l'intérieur en chacun de nous.

Pour ma part, je n'ai jamais recherché l'exceptionnel et le rare, seulement la vérité de la vie quotidienne, mais éclairée par le sens du mystère qui réside en toute chose, même la plus humble.

*Ma poésie parle des petites choses, mais à travers chaque détail, elle voit l'immensité derrière.
C'est une manière, et non la moindre, d'atteindre l'universel.*

La perception nous met au monde, elle s'enracine toujours dans le sensible.

Les sens sont nos outils.

...



...

Je fraternise avec les éléments, et la nature qui m'entourne est mon maître à penser.

Ce qui m'importe avant tout est le va et vient entre le visible et l'invisible, qui n'a rien d'angélique mais laisse sa place à la connaissance intuitive, contemplative, en fait, à la spiritualité.

En effet, comme je le précisais dans l'enquête d'une revue me concernant :

« en dehors de tout dogmatisme, le sens du sacré me paraît être la pierre de touche d'une poésie digne de ce nom ».

La poésie se situe en marge de la littérature paradeuse.

En elle, l'important est le non-dit, ce qui est laissé à entendre.

Pour le lecteur autant que pour le poète, tout réside dans la qualité de l'écoute :

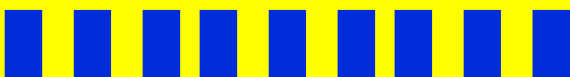
le poète ne donne à lire que la trame de l'invisible.

La règle d'or du poète est de se garder un regard indemne, de ne pas se laisser séduire par les sirènes de la mode et, sans viser à plaire, ni se piquer de déplaire, de suivre sa voie, en serviteur et en mendiant de la beauté qu'il se doit de rester.

Jean Vincent Verdonnet



Pages de mes amis poètes



In memoriam

Ah, en poésie

Trouver

Le haut pont mobile

Qui nous assure

Et

Nous relie

A l'infini

Claire Bethmont

Dans «Le chemin idéal de Léo Gantelet »

...Des rêves

Elle a les yeux noyés de lune,
La femme de mes rêves,
Elle peigne parfois ses longs cheveux flottants
Où s'effilochent en ondes douces
Les nuages discrets de la nuit qui s'achève ;
Ses mains fines
Glissent en caresses ombrées
Sur mes pensées encanaillées ...

Elle existe parfois
La femme de mes rêves,

Dans l'éclat d'un rire d'enfant.

Elle parfume la nuit
De senteurs de jasmin
En scellant d'un baiser mes paupières mi-closes ;
J'attends l'ombre propice
Pour retrouver enfin
La femme de mes rêves
Aux yeux fardés
De nuit ...

Soleil sous silence
Les glaciers chantonnent l'éternité
Tu dors
A l'ombre des grenadiers.
Les dunes du matin
Respirent l'océan.
Les chevaux du chagrin
N'ont pas pris le temps
De s'abreuver
Au fil de ta mémoire.
Ils tournent vers toi
Leurs grands yeux du passé
Et glissent sous tes paupières
Une rivière déhanchée
De son lit de lumière.

Quand dorment les yeux bleus

Le jour mince et meurtri se noue, dénoue, défaille.
Un long vent dépassé mord le dos de la nuit.
Mousseuse et grise lune et cent nuages fuis,
Le ciel veuf se caresse à ses vieux draps de faille.

Piège fluet d'étoile un pin secoue ses mailles,
Une rose étouffée déshabille l'ennui,
De grêles os d'oiseaux craquent à petit bruit,
Déhanché, un lent chat en se purléchant bâille.

Une ivrogne chanson vomit ses vers froissés,
Un désespoir de rue quelque part s'éparpille,
Un morne loup fatigue une impossible grille
Et le silence éteint des fastes menacés.

Dors dans l'acide haleine et l'or de citronnelle,
Nous monterons demain vers nos blanches chapelles.

Les fleurs d'hortensia
qui coiffent le mur de la terrasse
luisent de poussière pluviale.

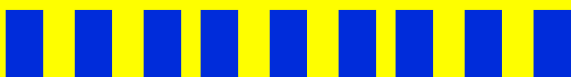
Les pixels colorés
des pavés me ramènent
à nos jeux d'enfants.

* * *

L'épave de candeur brisée
repose sur son intimité de sable.

Au trouble des eaux profondes du souvenir
scintillent toujours les ors de l'enfance.

Mes pages



Il y aurait au ciel de ce lac
l'émeraude de l'alpe
l'aube blanche du névé
le vol scintillant de la vague

Il y aurait sur la rive
le frisson passionné de la roselière
la tendresse de la prairie
fleurie d'anémones
de centaurées
de gentianes bleues

Il y aurait l'or des renoncules
et dans les anfractuosités de la pierre
au piémont de la falaise
le cœur étoilé de la joubarbe
le nid des frêles soldanelles

Au matin tu cueillerais les lueurs de l'aube
et dans le crépuscule des soirs
tu partagerais l'accolade du ciel
aux eaux vertes du lac

Tu serais dans l'aura bienveillante du dieu

Marcel Maillet

Extrait de « Colporteur de l'invisible » (Edilivre)

Quels mots pour dire l'énigme ?

Quels mots pour saisir l'arbre
l'oiseau
le galet bleu ?

Les mots de l'écorce
de la plume
de la pierre

Des mots de sève et de sang

Des mots pour dire le monde
l'élan
la vie

Marcel Maillet

Extrait de « Colporteur de l'invisible » (Edilivre)

A la frontière des herbes rases
l'œillet solitaire
paraphait le pierrier

Sa lumière
travaillait à l'éternité

ψ ψ ψ ψ ψ ψ

ψ ψ ψ ψ ψ ψ

ψ ψ ψ ψ ψ ψ

ψ ψ ψ ψ ψ ψ

ψ ψ ψ ψ ψ ψ

ψ ψ ψ ψ ψ ψ

ψ ψ ψ ψ ψ ψ

ψ ψ ψ ψ ψ ψ

ψ ψ ψ ψ ψ ψ

ψ ψ ψ ψ ψ ψ